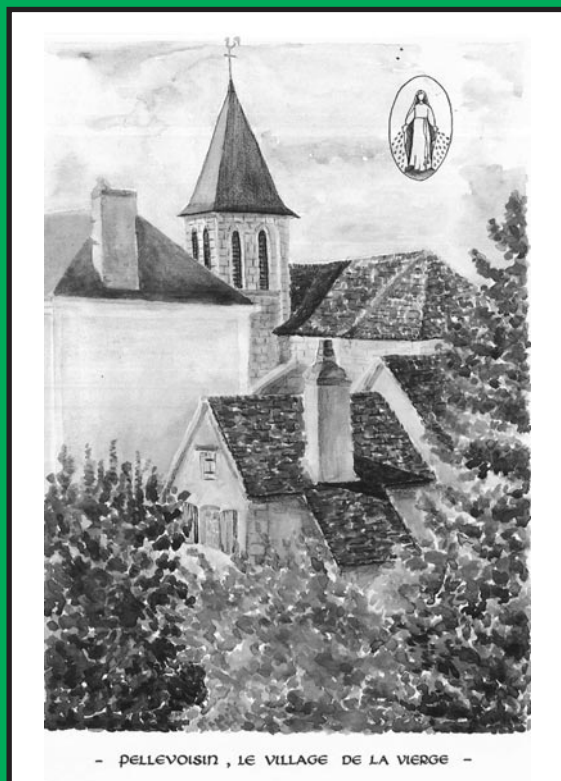


# L'ŒUVRE DES CAMPAGNES

FONDÉE EN 1857

AIDE AU CLERGÉ RURAL



---

AUTOMNE  
2015  
TRIMESTRIEL n° 255

---

# L'ŒUVRE des CAMPAGNES

FONDÉE EN 1857

2, rue de La Planche - 75007 PARIS

Tél. : 01 45 48 25 83

e-mail : oeuvre-des-campagnes@orange.fr

## **AIDE FINANCIÈRE AUX PRÊTRES RURAUX** pour :

- acheter ou réparer une voiture ou une moto ;
- sortir de difficultés exceptionnelles ;
- améliorer leurs conditions de vie (chauffage du presbytère) ;
- améliorer les salles de réunion (catéchisme...);
- maintenir les établissements privés d'enseignement catholique ;
- disposer d'ornements liturgiques convenables ;
- organiser des missions dans nos campagnes.

[Toute demande d'aide doit être apostillée soit par le Conseiller ecclésiastique, soit par le (ou la) Délégué(e) diocésain(e).]

## **HONORAIRES DE MESSES** pour les prêtres ruraux **qui en manquent.**

Tout prêtre demandant des Messes doit y être autorisé par son Ordinaire.

*DANS VOTRE DIOCÈSE VOUS POUVEZ VOUS ADRESSER AU (À LA)  
DÉLÉGUÉ(E) DONT LE NOM FIGURE SUR LA LISTE  
PUBLIÉE A LA FIN DU BULLETIN NUMÉRO 254.*

Dans les diocèses qui en sont dépourvus, acceptez de devenir  
DÉLÉGUÉ ou DÉLÉGUÉE de l'Œuvre pour

- faire connaître et recruter des Associés,
- recueillir les cotisations et les dons et les transmettre au siège à Paris,
- faire connaître au siège les besoins des prêtres de campagne.

**LA TACHE EST URGENTE ET IMMENSE**

**LE SEIGNEUR LUI-MÊME VOUS APPELLE**

**A AIDER SES PRÊTRES**

# *Le mot du Président*

Le 7 septembre 2015

L'automne approchant, chacun aura sans doute repris ses activités habituelles après cette période de vacances qui aura été pour tous, je le souhaite, un vrai temps de repos et de ressourcement.

Cet été aura été marqué par la publication de la belle encyclique « *Laudato si* » que nous propose le Saint Père. Vous en trouverez la recension à la rubrique « livres » de ce bulletin. Il nous y appelle à prendre toute notre responsabilité dans le développement harmonieux de notre « maison commune » par la mise en œuvre d'une « écologie intégrale », loin des dérives écologistes et malthusiennes des apologistes de la déesse Gaïa que dénonce par exemple le Père Joseph Verlinde dans son ouvrage « *L'idéologie verte* »<sup>1</sup>.

Se poursuit également le synode sur la famille. Un an après la première session (en octobre 2014), la deuxième session du synode se réunira en assemblée ordinaire à Rome du 4 au 25 octobre prochain, sur le thème : « *Jésus Christ révèle le mystère et la vocation de la famille* ». Le Saint Père nous invite à prier afin que cette réunion des Evêques porte de nombreux fruits. « *Je vous demande de prier intensément l'Esprit Saint, afin qu'il éclaire les Pères synodaux* » et que « *l'Église prenne les moyens pastoraux adaptés pour aider les familles à affronter les défis actuels avec la lumière et la force qui viennent de l'Évangile* », nous disait-il déjà il y a un an. Et il ajoutait « *Chères familles, votre prière pour le Synode des Evêques sera un précieux trésor qui enrichira l'Église* ».

Portons donc au cœur de nos familles la prière du Pape et confions le Synode à la Vierge Marie.

Louis d'Astorg

---

1. Editions « Le livre ouvert » janvier 2013.

# Le cartable neuf

---

Je n'ai jamais beaucoup aimé la rentrée. Elle tombait le jour de mon anniversaire, le 15 septembre, et ce n'est pas le cadeau qu'espère un enfant.

L'été était fini, et avec lui le soleil, les courses sous la charmille, le grand plongeur de la piscine, les fous-rires des cousins, les vieux vélos qui avaient déjà résisté à plusieurs générations d'aventuriers et surtout cette liberté que donne la complète absence de soucis. La vie des enfants en vacances est aussi dégagée que l'océan depuis la plage. Mais vers la fin d'août, la rentrée montait insidieusement à l'horizon, comme les nuages de la mer...

Il y avait cependant une consolation : le cartable neuf. Et même si le cartable n'était pas neuf, toutes les affaires neuves qu'il contenait. Les crayons sentaient encore le bois et le papier des cahiers était lisse et lustré. Ce qui est neuf est vierge ; mes cahiers promettaient tous les succès, puisqu'ils ne contenaient encore aucune note. Au moins, s'il fallait affronter les devoirs de la vie d'enfant, j'étais armé de neuf, exempt de souillure.

Parvenus à l'âge adulte, nous n'avons plus de cartable neuf, me direz-vous. Et il y a bien longtemps que nous n'avons pas relevé un défi aussi neuf et aussi dégagé de passif que lorsque nous rentrions en classe. Nous traînons toujours quelque chose, une fatigue et de vieux échecs, des habitudes et quelques désillusions. Bonnes ou mauvaises, nos vieilles affaires et nos vieilles notes nous suivent.

Vraiment ? Mais je connais, moi, le moyen de repartir à neuf. Et, à dire vrai, vous le connaissez aussi. C'est la messe, c'est la réconciliation, c'est la prière, c'est une retraite ; c'est l'amour du Seigneur qui ne fait pas que consoler : qui purifie. Au sortir du confessionnal, nous sommes aussi vierges que l'étaient les pages de nos cahiers d'enfants sur le chemin du premier jour d'école. Et nous pouvons tout recommencer, tout reprendre, tout mieux faire que nous ne l'avons fait.

Une nouvelle année scolaire va commencer quand vous recevrez ce *Bulletin*. Nous n'irons pas à l'école, mais nous prendrons de nouveaux engagements ou renouvellerons ceux que nous avons pris, nous repartirons pour une année de travail ou de bénévolat ou de tout ce qui tisse nos mois. Pourquoi ne pas donner à notre rentrée un cartable neuf ? Il suffit de le demander au Seigneur.

*Frère Yves COMBEAU, o.p.*

---

Extrait du *Bulletin du Jour du Seigneur* n°189 avec l'autorisation du Comité Français de Radio-Télévision (CFRT) 45 bis, rue de la Glacière 75619 Paris Cedex13.

## L'amour du prochain

---

Il faut penser que tout homme a besoin de « rituels » religieux, d'un partage communautaire. L'essentiel n'est pas là et ce qui compte, c'est l'intériorité du cœur humain. C'est notre conscience qui permet un accès à Dieu « en esprit et en vérité ». Bien sûr, il faut admettre qu'il y a en chacun de nous une vie de l'esprit, des principes de morale, une éthique... qui ne sont pas nécessairement voulus, demandés, exigés ou même portés par des actes religieux. Saint Matthieu, au chapitre XXV dans la parabole des talents nous donne matière à réflexion et nous montre bien que Jésus ne fait pas de la pratique religieuse une condition pour être sauvé. Il ne dit pas pour autant, qu'il faille plus de religions ou que toutes se valent, mais que l'essentiel réside dans l'amour du prochain et que l'on peut réaliser cet amour, accéder à cette vérité, sans avoir une connaissance explicite d'une vérité religieuse. Autrement dit, aucune religion ne doit prétendre se considérer comme indispensable au salut. L'Eglise, pendant 12 siècles, n'a pas pu résister à la tentation de dominer la société et les consciences.

- :- :- :- :- :- :-

Si Dieu prévoit nos actes, c'est donc qu'il y a quelque chose à prévoir, donc de non déterminé, quelque chose qui dépend de notre volonté propre et qui demande la puissance de Dieu pour être vue.

- :- :- :- :- :- :-

Un homme ne pêche pas parce que Dieu a prévu qu'il pêcherait.

Soyez riches en vue de Dieu. Thésaurisez sur les chéquiers de l'éternité. Soyez aussi avisés que certains enragés de la Bourse. Soyez aussi futés que certains parieurs du tiercé. Misez dur le long terme, c'est-à-dire sur Dieu.

L'amour : dans l'éternité, les dollars n'ont pas cours, ni les euros, ni les yens, ni les écus, ni la carte bleue. N'ont pas cours, non plus, la réussite professionnelle, la fortune acquise, ni même la renommée, ni les décorations qu'on plantera sur notre ccercueil. La seule valeur retenue, c'est l'amour qui aura présidé à l'utilisation de tous les dons qui ont été donnés. Le premier signe qu'on aura aimé, est qu'on aura appris à se contenter et le deuxième est notre aptitude à créer des relations chaleureuses avec nos proches et notre entourage.

Calvaire et Pâques : ne font qu'un, et toute avancée dans la vie est le miracle de Pâques lié au Calvaire.

Tous les jours, il faut une croix et une résurrection !

*Père Roger Vergé - Extrait de Miettes d'évangile*

# Conférences sur la Vie Consacrée

Père Michel Gitton

## Première Partie

---

### I. LA MERVEILLEUSE HISTOIRE DE LA VIE CONSACRÉE

On a souvent des images très incomplètes de la vie consacrée telle qu'elle a pu exister dans l'Eglise au fil des siècles. Beaucoup ont encore dans l'esprit une image romantique des moines et des moniales, venue tout droit de Chateaubriand : le trappiste qui, gravement, creuse tous les jours sa tombe et s'adresse à son voisin de dortoir en lui disant « frère, il faut mourir » ! Pour d'autres, c'est la bonne sœur-piqure qui visitait sa grand-mère, ou encore le frère des Ecoles chrétiennes de son enfance, avec son rabat et ses grandes manches. Mais même ces souvenirs s'estompent...

Alors reprenons le fil d'une histoire passionnante.

#### 1. Le tout début

Dans les premières communautés, telles celles qu'on rencontre dans les lettres de saint Paul, il y a des femmes (et sans doute aussi des hommes) qui ont choisi de vivre dans la virginité, et, en tout cas, le célibat. Cf. 1Co 7, 34 : *La femme sans mari et celle qui reste vierge a le souci des affaires du Seigneur; elle veut lui consacrer son cœur et son esprit.* Dès le début, une voie radicale est donc choisie par certaines femmes dans la communauté de Corinthe : celle de se consacrer corps et âme aux affaires du Seigneur. Jésus avait parlé à ses disciples de ceux qui se font « eunuques » pour le Royaume (Mt 19,12), et c'est sans doute d'abord aux Douze qu'il pensait, mais on sait que par la suite l'appel fut largement entendu et pas seulement dans le clergé. L'exemple d'Origène, qui a pris un peu trop à la lettre ce conseil, est dans toutes les mémoires.

Dans l'Eglise qui commence à s'organiser, les vierges constituent une catégorie reconnue comme les veuves, et (ce qui nous surprend davantage) les gens mariés ayant décidé de vivre dans la continence. Sans doute la plupart de ces femmes vivent en famille, protégées par leurs parents proches. Mais certaines vivent déjà en communauté. L'évêque remettait un voile au cours d'une cérémonie, la *velatio*, le voile étant le signe de la femme mariée. Il veille avec une particulière sollicitude sur les vierges, qu'il instruit dans certaines circonstances. C'est une fierté pour les communautés chrétiennes d'avoir des vierges, dans un monde où la femme est vue avant tout comme source de plaisir et instrument de reproduction. On a déjà des prières de consécration des vierges dans les Constitutions apostoliques (début du 4<sup>e</sup> siècle, mais sans doute plus anciennes).

#### 2. Le monachisme

L'initiateur du monachisme est saint Antoine, un égyptien de souche qui partit au désert en 275 (il y avait encore des persécutions à cette époque). L'appel entendu devait beaucoup à l'évangile du jeune homme riche. Il prit pour lui l'appel à tout quitter pour le Christ. Sa première expérience fut celle des tentations. Loin de trouver la paix, il expérimenta la guerre. Il faut dire que le désert n'est pas le lieu poétique que nous imaginons, c'est, pour les premiers moines (et pour Jésus lui-même), le domaine du Diable. En venant s'établir chez lui, le moine (celui qu'on va appeler ainsi, du grec *monos*, seul, solitaire) conteste la souveraineté que celui-ci s'est arrogée sur la terre, il veut dans son amour du Christ retirer son point d'appui à l'Ennemi. Son désir était de vivre continuellement avec le Christ, de prier sans cesse, selon la parole de l'évangile, mais Antoine encore inexpérimenté dut passer par des moments difficiles, avant d'apprendre à combattre les pensées et trouver un rythme de vie praticable. Son exceptionnelle longévité (il mourut centenaire en 356) lui permit d'exercer une influence profonde, de nombreux disciples ont voulu suivre son exemple, et saint

Athanase écrivit sa vie, qui fut un best-seller de l'antiquité : traduit en plusieurs langues (dont le latin), il suscita une vaste postérité.

A sa suite, les déserts se sont remplis de gens ivres de Dieu. Les stylites montèrent sur une colonne, les dendrites dans les arbres, les brouteurs marchèrent à quatre pattes.... Même les boulangers seraient partis au désert si l'on ne les avait empêchés ! Les femmes aussi tentèrent l'aventure du désert (Sarah, Synclétique). Le cas général est le semi-érémisme, c.à.d. une vie solitaire tempérée par des moments communautaires, notamment la rencontre du dimanche pour la messe et l'agape fraternelle. Mais bientôt va commencer la vie cénobitique (c.à.d. communautaire), dont saint Pacôme est l'initiateur. Il écrit la première règle pour les moines vivant en communauté. A Tabennési (toujours en Egypte), il organisa un immense complexe monastique, avec des secteurs réservés aux différents métiers requis par une aussi vaste communauté.

Le monachisme a gagné l'Occident avec saint Martin. Celui-ci servait dans l'armée romaine. Il avait rencontré des chrétiens qui avaient été enseignés par saint Athanase. En allant voir l'évêque saint Hilaire, il lui proposa un mode de vie que celui-ci ne connaissait pas encore. C'est au retour de son exil en Orient que celui-ci comprit ce que voulait Martin. Et là il l'encouragea. Martin devint évêque de Tours, mais ne cessa pas d'être un moine, il rassembla autour de lui à Marmoutier des frères avec lesquels il vécut et qu'il forma. Ceux-ci devinrent les auxiliaires de son action évangélicatrice dans les campagnes françaises.

### 3. A partir du IV<sup>e</sup> siècle, deux modèles

- Une forme séculière traditionnelle sous le contrôle de l'évêque, comme dans les premiers siècles. Un exemple célèbre : sainte Geneviève († 500) consacrée par saint Germain d'Auxerre alors qu'elle était encore toute jeune, vivant d'abord chez son père, puis animant une petite communauté à Lutèce. On sait son rôle pour défendre la cité au milieu des invasions, relever le courage des habitants et subvenir aux besoins des pauvres.

Dans le même esprit, saint Augustin, devenu évêque d'Hippone, avait organisé la vie des clercs qui servaient dans son Eglise, il leur demandait, comme dans les Actes des apôtres, de mettre leurs biens en commun et de mener une vie en partie commune, avec des prières qui les rassemblaient à certaines heures<sup>1</sup>.

- Un modèle monastique, relativement nouveau : une vie commune sous une règle. La première règle pour le monachisme féminin est établie par saint Césaire en Gaule (5<sup>e</sup> siècle). Longues prières nocturnes, clôture, silence, obéissance à un abbé (ou une abbesse).

Avec saint Jérôme à Rome, le monachisme a trouvé un fervent propagandiste, qui entraîna toute une élite de femmes de l'aristocratie romaine. Il se fixa lui-même à Bethléem, tout près du monastère féminin fondé par Paula et sa fille Eustochium. Au moment où l'Empire romain se désagrègeait, il faisait retentir dans ses lettres l'appel à une vie de prière et d'ascèse, seule réponse au malheur des temps.

C'est autour de la vie monastique, maintenue et illustrée par de grands saints comme Colomban et Benoît de Nursie, que la chrétienté d'Occident survécut au naufrage des invasions barbares, conserva les trésors de la liturgie et de la connaissance de la Bible et fut en mesure de connaître un premier renouveau culturel avec Charlemagne et ses premiers successeurs.

### 4. An 1000 : fondation de Cluny et réforme grégorienne :

L'abbaye de Cluny en Bourgogne a été fondée en 909 libre de toute influence séculière, parce que directement en lien avec Rome. L'ambition est haute : *un entretien constant avec le ciel*.

Le pape Grégoire VII au 11<sup>e</sup> siècle s'interrogeait : comment sauver l'Eglise de son enlèvement féodal et de la corruption ? Il s'appuya sur la vie consacrée pour raviver l'attente ardente du retour du Christ. Il redonna au clergé sa vocation pastorale et missionnaire, en urgeant à nouveau la chasteté des clercs. Il trouva des auxiliaires précieux auprès des chanoines réguliers et des moines clunisiens.

---

1. C'est l'origine de la « règle » dite de saint Augustin, qui n'est pas tout à fait sur le même plan que les autres règles monastiques.

Cluny développa un réseau serré d'abbayes dans toute la chrétienté. Les clunisiens encadraient le pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle, le but était simple : aller au-devant du Seigneur qui vient, en marchant sur les traces des saints ! La chrétienté, jusque-là étroitement compartimentée en petites unités fédérées par l'ordre féodal, s'ouvrit et se mit en mouvement.

## **5. Les ordres religieux et les courants spirituels**

Jusque-là, chaque monastère était indépendant. Certes Cluny avait développé un réseau de filiales, mais chacune avait son histoire propre. Avec saint Bernard, on voit naître un courant spirituel qui s'appuie sur le rayonnement d'un centre qui implante partout une même organisation, une même architecture, des coutumes semblables, et irrigue peu à peu toute la chrétienté. L'ordre cistercien compta bientôt plus de 300 maisons fondées en cinquante ans dans tout l'Occident chrétien.

Mais à côté de Cîteaux et de sa réforme d'autres « ordres » naquirent : de moines (Camaldules, Chartreux etc.), de chanoines réguliers (Prémontrés), de religieux voués aux rachats des captifs (Trinitaires, Mercédaires) etc. Chaque famille religieuse se fonde sur une spiritualité qui lui est propre, elle a sa règle, son costume etc. Et souvent elle comporte une branche féminine.

## **6. Les ordres mendiants : saint François et saint Dominique et les autres**

Avec le développement des villes, apparurent de nouveaux besoins : l'invasion de la richesse mobilière, issue surtout du commerce, créait des inégalités criantes et menaçait de corrompre les clercs, la diffusion de l'hérésie (cathare notamment) grignotait la chrétienté, en mettant en valeur une forme d'ascèse qui rendait plus intolérable encore la corruption qui sévissait dans la société chrétienne. On constata l'insuffisance de toutes les réponses apportées jusque-là, même par des ordres nouveaux comme les cisterciens. Ce qui devenait prioritaire n'était pas seulement la sanctification personnelle mais de répondre à ces nouveaux besoins et d'y répondre radicalement. D'où le souhait de communautés plus pauvres et fraternelles ; plus libres aussi que les anciens ordres, jusque-là liés à la terre.

D'où les ordres mendiants (franciscains, dominicains, mais aussi augustins, carmes etc...), souvent itinérants, vivant en petites communautés, voués à la prédication. Chez certains, l'étude prend une place particulière pour répondre aux défis du temps (comme pour les fils de saint Dominique). Chacun entraîne à sa suite des femmes, dont la mission est surtout de soutenir par leur prière et leur offrande cachée, l'apostolat des frères et de leur fournir la base arrière pour leur action. Des laïcs s'engagent aussi à leur suite et forment des « tiers-ordres » qui assurent le rayonnement de la spiritualité de chacun de ces ordres.

## **7. A la fin du Moyen Age**

Même les grands ordres étaient entrés en décadence (sauf les chartreux), la chrétienté était bientôt divisée par le grand schisme, les nationalismes s'affrontaient et les princes chrétiens essayaient de mettre la main sur l'Eglise. Au milieu de ces malheurs d'étonnantes figures se levèrent, de femmes principalement : sainte Elisabeth de Hongrie, sainte Brigitte de Suède, sainte Jeanne d'Arc, sainte Françoise Romaine. Mais ce fut surtout l'exemple incroyable de sainte Catherine de Sienne, simple tertiaire dominicaine, qui ne jamais fit profession. Elle menait chez ses parents d'abord une vie pénitente et contemplative. L'intensité de sa vie mystique a frappé ses contemporains. Autour d'elle se forma un petit cercle d'hommes et de femmes, de religieux et séculiers, qui avaient été convertis par elle, qui la suivaient sur les routes. Elle allait rencontrer princes et prélats, elle redonnait confiance au pape et l'aidait dans sa mission. Elle avait le don d'aller vers les plus endurcis et de changer leur cœur.

On voit apparaître des formes de vie consacrées qui ne sont pas monastiques, qui souvent ne comportaient pas de pauvreté stricte, mais qui réunissaient des hommes et surtout des femmes assoiffés de la rencontre avec le Christ, souvent nourris de la contemplation eucharistique. Elles comportaient des pratiques pénitentielles sévères, mais strictement personnelles. Dans cette veine, on vit se développer en Provence et dans les pays flamands les « béguinages », havres de paix et de silence dans la cité populeuse, où des intérieurs simples mais de bon goût abritaient des vies toutes



cachées en Dieu. Par la suite, on les suspectera de tendances hétérodoxes, mais dans l'ensemble elles ont contribué à assurer la vitalité chrétienne de nombreuses régions.

## 8. Après la Réforme Catholique

La réforme protestante s'attaquait directement à la vie consacrée, jugée par Luther (qui fut lui-même religieux augustin) contre-nature et hypocrite (« qui fait l'ange fait la bête »). La décadence de trop de maisons religieuses à l'époque lui donnait malheureusement raison. La réponse viendra dans l'extraordinaire foisonnement religieux du 16<sup>e</sup> siècle.

On connaît le chemin de saint Ignace de Loyola, converti à la suite d'une blessure contractée à la guerre et qui devint une sorte de « fol en Christ », assoiffé de prière et d'humiliations, entraînant derrière lui des disciples qu'il avait conduits dans les voies du Seigneur en leur donnant ce qui deviendra les Exercices. Devenu prêtre à la suite d'études difficiles, il fut conduit avec les compagnons qui l'avaient suivi à Paris puis à Rome à fonder la « Compagnie de Jésus », pour la conquête du monde au Christ, forme nouvelle de vie apostolique, où l'obéissance, la vie d'oraison et l'action deviennent les grands lieux de sanctification.

La réforme carmélitaine entreprise par sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix se veut aussi une réponse à l'hérésie et la réaffirmation que la vie de grâce s'épanouit pour le baptisé dans la prière contemplative.

Saint Philippe Néri, tout en se méfiant des formes trop instituées de la vie religieuse, propage un grand appel à la vie avec le Christ, servi dans la prière fervente et le don aux autres.

Quantité d'autres saints fondent d'autres formes de vie consacrée, ayant en vue des apostolats précis : les malades à soigner (saint Camille Lellis, saint Jean de Dieu), les jeunes filles à instruire et préparer à leurs tâches de mères de famille (sainte Angèle Merici), etc. le tout dans un désir ardent de don complet au Christ seule source de vie. La pénitence est l'arme de tous les combats (les pieds nus des capucins qui ré-évangélisent la France profonde).

Quand la pratique de l'Eglise tend à accentuer le rôle de la clôture pour les femmes, on voit naître, en marge de la vie religieuse instituée, devenue presque exclusivement monastique, des groupes de « filles séculières » qui, par d'autres voies, se réunissent pour mener une vie consacrée au service des enfants, ou des pauvres. Telles sont les sœurs de charité, fondées par saint Vincent avec sainte Louise de Marillac, qui « n'avaient d'autre cloître que leurs salles d'hôpitaux ».

## 9. Les suites de la Révolution

Les Lumières ont visé particulièrement la vie consacrée, vue comme un refuge de paresseux, inutiles à la société et jouissant de privilèges exorbitants. La Compagnie de Jésus est abolie en France puis dans toute l'Eglise, suite à l'intervention de l'Espagne et du Portugal. Le Joséphisme dans les pays allemands reproduit le même type de critique et aboutit à la fermeture de la plupart des instituts religieux.

La Constitution civile du clergé ne fait aucune place aux ordres religieux. Les vœux sont abolis, les couvents vidés, beaucoup paient un lourd tribut à la persécution (Carmélites de Compiègne, Ursulines de Valenciennes, etc.). La France exporte en Europe son modèle sécularisé, où le seul clergé toléré est celui des paroisses.

Châteaubriand et le Romantisme remettent à la mode le Moyen-Age. Après 1815, on voit la renaissance d'abord laborieuse puis de plus en plus rapide des grands ordres, après la tourmente révolutionnaire qui a vidé la France de toute présence monastique (cf. le P. Lacordaire : *avez confiance que ce qui est beau et fort va renaître*) : bénédictins, franciscains, dominicains, etc.

Et d'autre part, on assiste au pullulement de congrégations nouvelles, ordres apostoliques masculins et surtout féminins qui répondent à de nouvelles misères qu'il faut soulager, à de nouveaux besoins missionnaires. La mission qui s'ouvre alors aux cinq continents appelle des jeunes de plus en plus nombreux à s'engager dans les ordres fondés à cette intention (Missions étrangères de Paris, Spiritains, etc.). Les femmes exercent dans ces fondations nouvelles des responsabilités qu'elles n'ont pas dans la société. Exemple du Cénacle fondé par Thérèse Couderc, où les femmes contribuent à animer des retraites spirituelles.

## 10. Au XX<sup>e</sup> siècle

On a vu naître de nouvelles formes de vie consacrée que l'Eglise a reconnues :

- Les Instituts séculiers : c'est une vie dans le monde, chacun vivant chez soi et exerçant un métier, mais ayant un cadre solide de vie de prière et lié par la chasteté et l'obéissance. L'exemple de Madeleine Delbrel vivant sa vie consacrée dans la « banlieue rouge » d'Ivry a beaucoup marqué une génération. Mais il y a aussi Notre-Dame de Vie fondé par el P. Marie Eugène pour permettre de vivre dans le monde l'ambition contemplative du Carmel.

- les Communautés nouvelles : elles regroupent des hommes et des femmes de divers états de vie autour d'un même charisme : mariés, célibataires, prêtres, consacrés. Elles développent donc en leur sein une vie consacrée qui n'est pas une fondation religieuse au sens strict et qui repose sur des vœux privés.

### Conclusion

Toutes ces formes sont des réponses de l'Esprit à la perpétuelle tentation de s'installer, de limiter l'horizon aux besoins du présent. Elles manifestent l'inépuisable fécondité de l'Eglise qui sait discerner les appels de l'Esprit dans des initiatives parfois surprenantes et qui n'a jamais étouffé ce petit grain de folie, elle a su le soutenir, l'encourager et le faire évoluer dans une plus grande ouverture. Paul VI disait en 1975 que le Renouveau charismatique était une chance pour l'Eglise, il parlait de nouvelle Pentecôte...

Aujourd'hui encore, elle reconnaît la grâce spécifique que porte la vie consacrée, elle la met en valeur et souhaite lui apporter un nouveau départ.

## II. VOUS AVEZ DIT : VOCATION ?

Dans l'imaginaire de nos contemporains, ceux au moins qui ont encore quelque lien avec l'expérience religieuse, la vocation, c'est quelque chose qui vous tombe dessus, de préférence quand vous êtes jeune, et qui vous destine à une vie en marge de celle de tout le monde, pour devenir curé, moine, ou bonne sœur. « Avoir la vocation », c'est donc un peu comme avoir le coup de foudre, mais avec des conséquences inverses : on ne tombe pas dans les bras d'un homme ou d'une femme. Et pour beaucoup de gens, c'est cela la catastrophe.

Plus récemment chez les chrétiens, on s'est mis à parler de vocation à propos de toute orientation de vie, non seulement on parle vocation au mariage, mais à l'accueil, à l'enseignement, à la mission, etc. N'est-ce pas un peu abuser du mot ?

En réalité, la notion de «vocation» tire son origine de l'Ecriture, où elle a un sens assez précis<sup>2</sup>. On parle surtout de vocation pour les prophètes, appel dont le récit est parfois donné (Samuel, Elisée, Isaïe, Jérémie etc...). Dieu adresse la parole à un homme, dont il va faire son messager : il l'a connu dès le sein de sa mère (Je 1,5), et donc préparé à sa mission, il vient à lui de diverses manières pour se faire connaître de lui, lui signifier son choix et obtenir en retour un assentiment. Cette vocation est une aventure qui prend toute la vie d'un homme, devant laquelle il lui arrive quelque fois de renâcler (Jérémie, Jonas), mais qu'il finit par assumer complètement, jusques et y compris la mort. Dans le Nouveau Testament, ce sont les Apôtres dont on nous raconte la vocation, qui se fait par appel direct de Jésus : « viens et suis-moi ! » ou l'équivalent. Chaque fois, l'appel est différent, il rejoint des hommes à divers moments de leur cheminement, mais ensuite il est définitif.

Plus généralement, c'est la vie chrétienne elle-même qui est une vocation. Saint Paul emploie en définitive la même expression pour parler de son appel à lui comme Apôtre, appel pourtant bien spécifique qui se confond avec sa conversion sur le chemin de Damas, et l'appel qui a fait entrer dans l'Eglise les destinataires de sa lettre aux Romains :

*Paul, serviteur du Christ-Jésus, apôtre par son appel, mis à part pour annoncer l'Evangile de Dieu, Evangile que Dieu avait promis auparavant par ses prophètes dans les saintes Ecritures,*

---

2. Il faut la distinguer de celle de « rapt », ou d'« enlèvement », utilisée pour Hénoch : « Hénoch marcha avec Dieu, et on ne le vit plus, car Dieu l'avait pris ». Cf. aussi : l'enlèvement d'Elie (2R 2, 11).

*touchant son Fils (né de la postérité de David selon la chair, et déclaré Fils de Dieu miraculeusement, selon l'Esprit de sainteté, par une résurrection d'entre les morts), Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui nous avons reçu la grâce et l'apostolat, pour amener en son nom à l'obéissance de la foi tous les Gentils, du nombre desquels vous êtes, vous aussi, par appel de Jésus-Christ, - à tous les bien-aimés de Dieu, les saints appelés par lui, qui sont à Rome : grâce et paix à vous de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ ! (Rm 1,2-7).*

### **Toute vie chrétienne est vocation**

On est chrétien par appel et non par la naissance, même si l'appartenance à une famille déjà chrétienne peut évidemment jouer un rôle non négligeable. Saint Paul ne cesse pas de rappeler à ses correspondants cet appel, sur lequel il se fonde pour en déployer toutes les conséquences dans leur vie<sup>3</sup>. Pour saint Jean, les chrétiens qui accompagnent l'Agneau (le Christ) sont « les appelés, les élus, les fidèles » (Ap 17,14).

Il fut un temps, sans doute où cet aspect des choses était moins évident : tout le monde ou presque étant baptisé, l'appartenance chrétienne pouvait sembler se confondre avec une donnée naturelle, familiale, ethnique ou culturelle. On était catholique, parce qu'on était français, ou portugais, etc. Et, dans ce cas, on comprend que la vocation à la vie consacrée ait pu être le lieu où se maintenait la conscience d'un appel personnel du Seigneur qui dit : « viens et suis-moi ! ». Mais cette dimension «vocationnelle» n'a jamais pu être l'apanage des seuls membres du clergé ou des ordres religieux (remarquons d'ailleurs que le même danger menaçait jadis ces derniers, dans la mesure où les stratégies familiales tendaient à placer certains de leurs héritiers dans la hiérarchie ecclésiastique ou les monastères, pour des raisons où la vocation - au sens habituel du mot - avait assez peu de place !).

On mesure mieux aujourd'hui que l'on ne naît pas chrétien catholique, mais qu'on le devient. Par le baptême sans doute, mais plus fondamentalement par un appel du Seigneur, qui dans sa présence mystérieuse a permis que nous ayons reçu, nous, la Bonne Nouvelles un jour, peut-être très tôt ou beaucoup plus tard, et que nous y soyons ensuite restés fidèles. Bien sûr, se lève aussitôt la redoutable question : et les autres ? N'étaient-ils pas appelés aussi ? Tous ne sont-ils pas appelés ? Pourquoi y a-t-il « beaucoup d'appelés et peu d'élus », selon la formule énigmatique de Jésus lui-même (Mt 22,14) ? Il nous faut nous arrêter au seuil des vouloirs divins, dont nous savons a priori qu'ils sont infiniment justes et miséricordieux, mais dont nous ne pouvons pas faire une théorie générale qui supposerait que nous les surplombions. Nous pouvons seulement accueillir avec reconnaissance le don qui nous est fait, à nous personnellement, semblable à nul autre, et tout faire pour faire connaître l'amour de Dieu à ceux que nous rencontrons. Au-delà ce n'est plus notre affaire.

La vie consacrée porte le trésor de cette conscience particulièrement vive de l'appel de Dieu, et elle le porte pour le bien de toute l'Eglise, dont tous les membres ont à découvrir, toujours à nouveau frais, la fraîcheur de leur appel, malgré la pression du monde qui voudrait ramener le christianisme à un système de valeurs hérité du passé, un ensemble de rites et de croyances dument répertoriés, un refus du progrès, la peur devant la vie ou d'autres choses encore. Les consacrés font monter avec le prophète Amos cette protestation : « Je ne suis pas un prophète (au sens d'un fonctionnaire royal chargé de prédire l'avenir), je ne suis pas un fils de prophète; je suis bouvier et je cultive les sycomores. Le Seigneur m'a pris de derrière le troupeau, et le Seigneur m'a dit : "Va, prophétise à mon peuple d'Israël" ». D'innombrables histoires de vocations sont là pour nous montrer que le choix d'amour pour le Seigneur (comme d'ailleurs le choix de l'amour humain) ne s'embarrasse pas de calculs, qu'il n'est ni le fruit de l'hérédité, ni des préjugés d'un milieu. Il est une réponse, et c'est tout.

### **Est-on libre de choisir sa vocation ?**

Mais cette réponse est-elle libre ? On peut se demander si la vocation est un commandement et, si oui, jusqu'à quel point elle s'impose à celui ou celle qui la reçoit ? D'habitude, quand on parle des vœux religieux, on souligne la différence entre les conseils (qui sont des appels adressés

---

3. Cf. Rm 8, 28-30 ; 9, 24 ; 1 Co 1,9,24 ; Ga 1,6 ; 5,13 ; Ep 1,18 ; 4,1,4 ; Col 3,15 ; 1 Th 4,7 ; 2 Th 2,14

à quelques-uns) et les commandements (qui concernent tout le monde), et on souligne que les premiers n'écartent pas un mal (comme les seconds) mais portent à choisir un plus grand bien. On en déduit souvent que les commandements sont le minimum exigible pour le commun des mortels, là où les conseils sont réservés à des âmes d'élite. Déjà Jean-Paul II a un peu cassé cette opposition en montrant dans son encyclique *Veritatis Splendor* que la morale, les commandements, pouvaient être dans bien des cas être héroïques. D'autre part, les conseils du Seigneur ne sont pas non plus des matières à option, « conseil » ne signifie pas vague suggestion sans conséquence.

Regardons comment se présente l'appel de Dieu à travers les grands exemples bibliques. Nous trouvons d'abord les cas, où la vocation semble se résumer à l'appel du sujet par son nom : « Samuel ! Samuel ! » (1S 3,4. 6. 8), ou encore « Marie ! » (Jn 20,16). Il arrive à l'inverse que le Seigneur mette en valeur de façon générale certains comportements, mais dont il entend bien que ses disciples s'inspirent d'une façon ou d'une autre. C'est le cas des Béatitudes, pas seulement les huit (ou neuf) de Matthieu 5, mais tous les nombreux « macarismes » énoncés par Jésus au fil de l'Évangile, qui présentent de bien des manières ce petit grain de folie qu'est le choix de la pauvreté volontaire, du pardon héroïque, ou encore la joie du serviteur qui a fait confiance jusqu'au bout à son maître et qui l'a attendu une partie de la nuit. Nous sommes avec ces petites phrases dans l'ambiance de la « joie parfaite » chantée par saint François, et qui embrase le cœur de celui qui a entendu une fois cet appel. Parfois Jésus se fait plus discret encore, comme lorsqu'il évoque la continence volontaire pour le Royaume et qu'il conclut par : « que celui qui peut comprendre, comprenne ! » (Mt 19,12), mais suivez mon regard...

Il y a aussi des phrases qui sont carrément des ordres : « viens et suis-moi ! » dit à Lévi-Matthieu (Lc 5,27), à Pierre (Jn 21,22) et à d'autres (Lc 9,59) ; parfois plus précis encore : « vends tout ce que tu as, distribue-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux; puis viens, et suis-moi » (Lc 18,22).

L'appel, dans la bouche de Jésus, a la saveur d'une déclaration d'amour. Comme l'a exprimé magnifiquement Franz Rosenzweig, l'amour n'a qu'un seul langage, celui du commandement :

*Quel est ce commandement ? La réponse à cette question est connue de tous; des millions de langues en témoignent le soir, et le matin : «Tu aimeras l'Éternel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces ». Tu aimeras - quel paradoxe dans ces mots! Peut-on commander à l'amour ? L'amour n'est-il point destin et saisissement, et, s'il est certes libre, alors uniquement offrande libre ? Et voilà qu'on le commande ! Oui, certes, on ne peut commander l'amour ; nul tiers ne peut le commander, ni l'obtenir par force. Nul tiers ne le peut, mais l'Unique le peut. Le commandement de l'amour ne peut venir que de la bouche de l'amant. Seul celui qui aime, mais lui réellement, peut dire, et dit en effet : Aime-moi. Dans sa bouche, le commandement de l'amour n'est pas un commandement étranger, il n'est rien l'autre que la voix de l'amour lui-même. L'amour de celui qui aime n'a pas d'autre mot pour s'exprimer que le commandement. Tout le reste n'est déjà plus expression immédiate, mais explication - explication de l'amour. L'explication de l'amour est très pauvre, comme toute explication, elle vient toujours après coup et donc, puisque l'amour de l'amant est au présent, elle vient, au sens propre, toujours trop tard. Si l'aimée n'ouvrait pas tout grand les bras, dans l'éternelle fidélité de son amour pour l'accueillir, l'explication tomberait absolument dans le vide. Mais le commandement à l'impératif, le commandement immédiat, jailli de l'instant et déjà en voie de devenir sonore à l'instant de son jaillissement - car devenir sonore et jaillir sont une seule et même chose dans l'amour -, le « aime-moi » de l'amant, voilà l'expression, parfaite, le parfaitement pur langage de l'amour. Alors que l'indicatif a derrière lui toutes les circonstances qui ont fondé l'objectivité et que le passé apparaît comme sa forme la plus pure, le commandement est un présent absolument pur, sans rien qui le prépare. Et pas seulement sans rien qui le prépare, mais absolument sans préméditation. L'impératif du commandement ne fait aucune prévision pour l'avenir ; il ne peut imaginer que l'immédiété de l'obéissance. S'il allait penser à un avenir ou à un « toujours » il ne serait point commandement, ce ne serait pas un ordre, mais une loi. La loi compte sur des périodes, sur un avenir, sur une durée. Le commandement ne connaît que*

*l'instant ; il attend le succès pour l'instant de son apparition sonore, et quand il possède le sortilège du véritable ton de commandement, il ne sera jamais déçu dans cette attente.<sup>4</sup>*

### **Dieu en quête de notre liberté**

Pas de vocation, c'est évident, sans la liberté de celui/celle qui la reçoit. Sans elle, elle perdrait tout sens : on ne fait pas boire un philtre d'amour à quelqu'un, si on est vraiment amoureux. C'est pourquoi l'approche de Jésus est si diversifiée, si respectueuse de chacun (« si tu veux »). Mais en même temps, elle est sans ambages, elle n'envisage pas d'autre bien pour l'aimé que de répondre à l'Amour. Malgré notre culture moderne, il nous faut donc concevoir la liberté autrement que comme le choix entre deux possibles, une proposition neutre. Quand Dieu demande à l'homme de faire un choix, ce n'est pas comme il le sent, mais par rapport à un bien qui n'est pas en option. Marie est libre - ô combien ! - lorsque l'ange lui présente la volonté de Dieu, mais celle-ci est claire : « voici que tu vas concevoir et enfanter un fils ».

La vocation, c'est la réponse à l'invitation de Dieu, invitation qui repose sur ce que nous portons de plus profond, mais qui pourtant ne s'actualisera pas sans une adhésion de notre volonté. C'est cette réponse qui doit faire notre bonheur, c'est elle dont Dieu est amoureux. Il a créé les astres et les mondes qui accomplissent ponctuellement sa volonté, mais, quand il s'agit de nous, il y a quelque chose de nous qui est irremplaçable et qui ravit son cœur. La Toute-Puissance de Dieu ne s'abolit pas devant notre liberté, mais elle se dépasse elle-même dans un retrait volontaire devant ce petit être capricieux et distrait à conquérir. La Bible, qui a si fortement purifié la représentation que nous nous faisons de Dieu, en écartant les images de la sexualité et de la violence aveugle, n'a pas voulu nous donner l'image d'un Dieu impassible, indifférent à notre amour, enfermé dans sa suffisance. En sont témoins les Prophètes et le Cantique des cantiques. Dieu a toutes les ferveurs de l'amour : l'attente devant la réponse, la désolation et la colère devant l'inconstance de l'aimée, la volonté d'un don plus grand encore pour sauver l'autre de son infidélité, la joie folle du "oui" si chèrement acquis, etc...

Dieu, dans cet appel à notre liberté, est totalement désintéressé : ce qu'il attend de l'homme ou de la femme sur lesquels il se penche, ce n'est pas un succès qui ferait nombre avec d'autres, ce n'est pas un accroissement de sa puissance, qui est de toute façon infinie, ni même le rayonnement de son Eglise, ce n'est rien d'autre que chacun d'eux. L'Amour ne veut rien d'autre que l'aimé, mais cela, il le veut totalement. Il y emploie toute sa délicatesse, il prend son temps pour s'adapter à la faiblesse de l'être humain, il ne veut pas lui faire peur, il n'épale pas sa magnificence. On le sait : « un homme donnerait-il pour l'amour toutes les richesses de sa maison, on ne ferait que le mépriser » (Ct 8,7). Et en même temps, il sait être pressé, exigeant, impatient des retards...

### **Une réponse éblouie à l'Amour**

A un tel amour, la réponse ne peut être que totale, sans réserve. Elle commence pourtant souvent par une surprise presque douloureuse : pourquoi moi ?, « éloigne-toi de moi, je suis un homme pécheur » (Lc 5,8), « ah! Seigneur Dieu, je ne sais point parler, car je suis un enfant! » (Je 1,6), etc... Et puis vient l'audace timide de celui qui se dit que sans doute est-ce trop beau, impensable, mais qu'il faut y croire, et que ça change tout. Et si notre grand Ami du ciel allait se décourager devant nos hésitations et partir en disant comme Elie : « va, retourne, que t'ai-je fait ?... » (2R 19,20), quel désespoir ! Comme le reste, qui nous a passionnés, semble soudain si banal, si terne !

Vient alors très vite la perspective de l'engagement, car on n'envisage pas une seconde un tel amour sans un don de soi en retour, et un don définitif. Qui pourrait marchander, quand c'est Dieu qui donne si magnifiquement ? Ah ! Pouvoir lui donner un vrai « oui », pas comme celui qu'on a parfois aventuré à la légère sur des choses qui n'en valaient pas la peine. Un oui qui nous marque, qui nous voue à l'amour, dans notre chair comme dans toute notre vie. Pour son honneur, pour sa joie. Ce qu'expriment les vœux se résume dans son principe à cette exigence de l'amour. L'amour

---

4. *L'Etoile de la rédemption*, Seuil 2003, p. 251-252.

n'est pas à acheter, mais la surabondance provoque la surabondance. Seulement, devant la conscience de la faiblesse de notre vouloir, nous voudrions pouvoir inscrire dans la durée ce don, lui donner une force et une constance qui ne sont pas les nôtres, mais qui permettent d'ajouter le mot « toujours » à l'aveu de notre amour.

Bien sûr, il est fou de vouloir s'engager au-delà du présent, d'innombrables voix nous répètent qu'on ne connaît pas la vie à vingt ans (la connaît-on plus à soixante ?), qu'on ne sait pas les circonstances à venir, les tentations prévisibles, l'usure du temps. Non, on ne sait pas tout cela, mais on sait quelque chose de plus : celui qui nous a parlé nous a dit : « Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens! » (Ct 2,10).

Le Saint Père François a mille fois raison de dire que là où il y a des consacrés, là où il y a vocation, il y a la joie. Une joie très pure, qui n'est pas le contentement de soi, ou même la satisfaction du devoir accompli, mais une échancrure de ciel au-dessus de notre tête, l'éclosion d'un possible, là où tout semblait joué d'avance.

### Une ou plusieurs vocations ?

Ainsi envisagée, comme expression de la relation d'amour personnel entre le Christ et chacun de nous, il n'y a jamais qu'une seule vocation. Et tout baptisé devrait pouvoir se reconnaître en principe dans le cadre que nous avons posé. La différence apparaît quand il s'agit de déterminer si cette relation de type nettement nuptial doit se réaliser immédiatement (le Christ Epoux venant prendre tout de suite toute la place), ou par la médiation d'une relation privilégiée avec un conjoint humain. Paul Claudel (dans *Le Soulier de Satin*) nous a habitués à cette idée que, pour certains, la majorité sans doute, l'amour humain et le mariage étaient le moyen pour le Christ d'ouvrir et d'élargir un cœur fermé sur son égoïsme et par ce moyen de le préparer (pour ce monde et pour l'autre) à accueillir l'irruption du Christ dans sa vie. Car, malheureusement, il peut arriver qu'en prétendant aimer le Christ plus que tout, là où fait défaut notamment l'obéissance, l'homme ou la femme en principe consacrés à Dieu s'habituent à tourner autour d'eux-mêmes et finissent par faire taire l'appel brûlant du Seigneur, au profit d'un petit confort médiocre. Et, dans ce cas, il vaudrait cent fois mieux pour eux connaître cette dépossession de sa volonté propre qu'implique la vie familiale, la disponibilité qu'elle requiert, le soin mutuel qu'elle rend possible et dont le Christ est finalement le principal destinataire.

Pourtant ce chemin non plus n'est pas garanti, il entraîne souvent, comme le dit Paul (1 Co 7,33-34), une division, un partage, alors qu'en principe il ne devrait pas y en avoir. Le cœur humain est ainsi fait qu'il ne peut se donner complètement à un être humain « ordinaire », sans un certain écartèlement, que saint Paul exprime autour de « chercher à plaire » à son conjoint plutôt qu'au Christ : l'ajustement au jour le jour à la volonté de son époux, d'une épouse, rend plus difficile la totale disponibilité au Seigneur qu'appelle en revanche la vocation consacrée.

C'est pourquoi celle-ci « se situe objectivement à un niveau d'excellence, car elle reflète la manière même dont le Christ a vécu » comme le dit Jean Paul II <sup>5</sup>. La mise en valeur de la virginité dans l'Eglise n'a pas toujours été bien comprise. Il est vrai que, pour les Pères de l'Eglise, il s'agissait de donner ses lettres de nobles à un état de vie que ni le judaïsme, ni le monde païen ne considéraient comme estimable. D'où la manière parfois unilatérale de la valoriser. Mais on ne grandit pas le célibat en dépréciant le mariage, comme l'a bien montré précisément saint Jean-Paul II, qui a tant fait pour donner à l'Eglise une estime fondée du mariage et de la sexualité.

C'est un signe d'équilibre et de maturité pour la vocation consacrée de savoir reconnaître toute la beauté du mariage et de la famille, et il y a souvent une belle émulation qui réunit mariés et consacrés dans la recherche du Seigneur. La conscience d'avoir chacun à sa façon prit un risque pour l'amour peut réunir les uns et les autres. Les familles chrétiennes se sentent souvent épaulées et entraînées par des frères et des sœurs entrés dans diverses communautés, dont certaines, que l'on dit « nouvelles », réunissent précisément différents états de vie.

Il n'en demeure pas moins que la vie consacrée est le domaine par excellence de LA vocation. Ni sacrement, ni institution, elle ne repose en définitive que sur un appel entendu et maintenu vivant au fond des cœurs.

(à suivre dans le prochain numéro)

5. Exhortation apostolique *Vita Consecrata*, n. 32.

## DONS A L'ŒUVRE DES CAMPAGNES

Les dons à l'Œuvre des Campagnes ouvrent droit à une réduction d'impôt égale à 66 % du montant du don (dans la limite de 20 % du revenu imposable).

Les entreprises peuvent prétendre à une déduction, de leur bénéfice imposable, du montant de leurs versements, dans la limite de 0,5 % de leur chiffre d'affaires.

Vous pouvez, si vous le désirez, joindre le formulaire ci-après à votre envoi à votre délégué ou au siège de l'Œuvre à Paris, 2, rue de la Planché, 75007 Paris. E-mail : [oeuvre-des-campagnes@orange.fr](mailto:oeuvre-des-campagnes@orange.fr)

Nous regrettons de ne pouvoir tenir compte de dates précises pour la célébration des messes.

Nous prions nos associés d'établir tous leurs envois d'argent : mandats, chèques postaux, chèques bancaires, au nom impersonnel de l'Œuvre des Campagnes.



J'envoie à l'Œuvre des Campagnes un don de	.....	€
Je règle ma cotisation annuelle (3 € minimum)	.....	€
Je règle mon abonnement annuel (5 €)	.....	€
Je règle mon abonnement de soutien (8 € voire davantage)	.....	€
Je demande la célébration de messes		
<b>Messe</b> : 17 €	}	..... €
<b>Neuvaine</b> : 175 €		
<b>Trentain</b> : 580 €		
	<b>Total</b>	..... €

Date : .....

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

*Si vous souhaitez recevoir votre reçu fiscal par courriel, merci d'indiquer ci-dessous de manière très lisible votre:*

Adresse e-mail : .....

Moyen de paiement : chèque bancaire  chèque postal

Pour obtenir un reçu à usage fiscal **pour le don**, cochez ici

**NB** : Les offrandes de messes n'ouvrent pas droit à la réduction d'impôt ainsi que l'abonnement au bulletin.

*« Certaines personnes ou Associations de laïcs s'appliquent aussi à aider les prêtres isolés et pauvres, comme l'Œuvre des Campagnes. C'est très louable. »*

Jean-Paul II  
Ars, le 6 octobre 1986

PAR DES DONS ET DES LEGS, AIDEZ L'ŒUVRE DES CAMPAGNES  
A SECOURIR LES PRÊTRES DÉMUNIS.

---

## LEGS ET DONATIONS

L'Œuvre des Campagnes est autorisée à recevoir legs et donations en exonération de droits.

Pour le testateur, le plus simple est d'inscrire dans son testament une formule du genre :

« Je lègue à l'Œuvre des Campagnes, 2, rue de La Planche, à Paris 7<sup>e</sup>, une somme de ..... € (en toutes lettres puis en chiffres) pour venir en aide à des prêtres dans le besoin. »

Rappelons qu'un testament dit olographe est rédigé sur papier libre ; il doit être entièrement écrit, daté et signé de la main du testateur qui peut le conserver en lieu sûr ou, ce qui est préférable, le remettre à un notaire.

Le dépôt et la conservation par le notaire sont gratuits.

---

**[www.oeuvresdescampagnes.fr](http://www.oeuvresdescampagnes.fr)**

L'Œuvre des Campagnes se modernise. Vous pouvez désormais accéder à toutes les informations concernant l'Œuvre sur notre site internet et dont l'adresse figure ci-dessus.

Vous pourrez ainsi consulter les derniers bulletins, vous inscrire ou inscrire en ligne un de vos proches en utilisant le formulaire d'inscription.

Enfin, vous pourrez désormais faire vos dons en ligne. Pour cela, il suffit de cliquer sur le bouton :

**Faire un don**

qui se trouve sur chacune des pages du site. Ce moyen de paiement est entièrement sécurisé : il n'y a aucun risque de détournement de votre don ni de vos informations personnelles et bancaires.

Si vous souhaitez nous apporter vos commentaires et vos remarques, merci de nous les adresser par mail à : [oeuvre-des-campagnes@orange.fr](mailto:oeuvre-des-campagnes@orange.fr)

Nous en profitons pour vous signaler que notre ancienne adresse [oeuvresdescampagnes@club-internet.fr](mailto:oeuvresdescampagnes@club-internet.fr) n'est plus valide.



## *La Miséricorde*

La miséricorde de Dieu n'est pas une grâce à bon marché, qui banaliserait le mal. Le Christ porte dans son corps et dans son âme tout le poids du mal, toute sa force destructrice. Il brûle et transforme le mal dans la souffrance, dans le feu de son amour souffrant. Le jour de la vengeance et l'année de la miséricorde se rejoignent dans le mystère pascal, dans le Christ mort et ressuscité. Voici la vengeance de Dieu : il souffre lui-même pour nous, dans la personne du Fils. Plus nous sommes touchés par la miséricorde du Seigneur, plus nous entrons en solidarité avec sa souffrance et devenons prêts à accomplir dans notre chair « *ce qui manque aux épreuves du Christ* » (Col 1,24)

Cardinal Ratzinger : sermon à la messe du conclave  
qui va l'élire pape, avril 2005

---

## *Nos amis défunts*

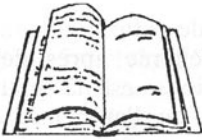
**BEAUVAIS** : Monsieur de KERSAINT

---

## *Nouvelles des diocèses*

**LE HAVRE** : Notre Conseiller Ecclésiastique le Père Marcel MAURIN est remplacé par le Père Didier ROCQUIGNY.

A tous deux, merci de leur collaboration.



## Les livres

Par Marie-Annick de la Genardière

*Veuillez noter que nous ne prenons pas en charge vos demandes de livres.  
Merci de passer vos commandes :*

- soit chez votre libraire local
- soit par e-mail sur AMAZONE
- soit à LA PROCURE (ventes par correspondance). Tél. 03 44 67 38 00

### OSCAR ROMERO

#### Martyr de la cause des pauvres

*Chantal Joly*

*Salvator Biographie 2014*

*158 p. 13,50€*

Sa béatification le 23 mai 2015 a replacé sous les feux de l'actualité la personnalité controversée de l'archevêque de San Salvador abattu d'une balle explosive pendant qu'il célébrait la messe le 24 mars 1980. L'Eglise a reconnu sa mort comme un martyr « in odium fidei », en « haine de la foi ».

Cet évêque qui passera à la postérité comme « social » et « progressiste » de par ses prises de position en faveur des pauvres du Salvador contre un gouvernement oppressif et vendu aux grands propriétaires (14 familles détiennent à elles seules la presque totalité des terres...) a une personnalité beaucoup plus riche et contrastée que cette biographie nous fait opportunément découvrir.

Second d'une famille de 11, notre futur saint naît dans une famille pauvre de province au San Salvador le 15 août 1917 et sera même un temps apprenti-menuisier avant d'entrer au séminaire. « Petit homme humble et timide », il sera néanmoins envoyé à Rome achever ses études à l'Université Grégorienne. C'est là qu'il est ordonné prêtre le 4 avril 1942. La guerre européenne le fait rentrer dans son pays où il mène une vie cachée dans plusieurs ministères

ecclésiastiques, passant alors pour « très conservateur ». Cette obéissance à sa hiérarchie lui vaut d'être sacré évêque 15 ans plus tard, le 4 avril 1967, il est alors nommé secrétaire de la conférence des évêques salvadoriens, puis évêque auxiliaire de San-Salvador et recteur du séminaire de San José.

Plutôt « traditionaliste » (il a du mal à accepter Vatican II), familier de l'« Opus Dei » où il s'est choisi son confesseur, il sera même traité d'« inquisiteur » par la presse pour s'être opposé à des séminaristes marxisants...

En 1974, l'assassinat de 5 paysans catéchistes de son diocèse par l'armée commence à entamer la carapace de son adhésion à l'ordre politique établi. Il faudra cependant, 3 ans plus tard, alors qu'il vient d'être nommé archevêque de la capitale, l'assassinat de son ami, le jésuite Rutilio Grande, pour provoquer chez lui une complète « metanoia » (conversion). L'évêque soumis au pouvoir en place et ami des « grandes familles » va sidérer ceux-là mêmes qui l'ont porté à ce poste prestigieux en adoptant un discours et un comportement à l'opposé de ce qu'ils attendaient. On ne peut s'empêcher de rapprocher cet itinéraire imprévu de celui de Karol Wojtyła qui fut le candidat du parti communiste pour l'archevêché de Cracovie. Décidément, le Seigneur pour servir ses plans n'hésite pas à rendre aveugles les responsables politiques !

C'est donc à 60 ans que sa « carrière » de prophète et de futur martyr démarre. Doué d'un talent oratoire certain et d'un immense amour pour son peuple, Mgr Romero remplit sa cathédrale en prononçant des homélies dérangeantes, établissant des parallèles entre la Bible et les revendications sociales des pauvres salvadoriens. Homme de paix, il fustigera néanmoins toujours la violence qu'elle vienne du pouvoir en place ou de la guérilla marxiste. Vite catalogué comme « communiste » (mais c'est le cas en Amérique latine dès qu'on s'occupe des pauvres...), il devient « la bête noire » du pouvoir en place, qui, devant l'échec de ses menaces, le fait exécuter par un homme de main le 24 mars 1980, puis organise un attentat lors de ses funérailles le 30 suivant. Sa mort est un des déclencheurs d'une longue guerre civile (1980-1992). La paix revenue et le pouvoir ayant changé de mains, son nom est donné à l'aéroport de la capitale, concrétisant le culte que lui rend déjà le peuple salvadorien.

Cette biographie passionnante est suivie d'un florilège de textes de Mgr Romero et de quelques témoignages. Un livre à lire dès l'adolescence pour comprendre la vie de ce futur saint et surtout les enjeux du catholicisme latino-américain si chers à notre pape François...

## **MOI, AMELIE, DERNIERE REINE DU PORTUGAL**

*Stéphane Bern*

*Denoël 2015*

*392 p. 19,90 €*

Remercions les éditions Denoël d'avoir réédité ce premier roman historique du très célèbre Stéphane Bern paru un peu inaperçu en 1997 pour la 1<sup>re</sup> fois.

La destinée de cette Marie-Amélie d'Orléans, princesse de France, fille aînée de celui qui était alors « comte de Paris », née en Angleterre en 1865 qui épousa en 1886 l'héritier de la couronne portugaise, dom Carlos de Bragance, et finit ses jours en reine exilée au Chesnay en 1951 est certes peu banale et confine à la tragédie.

Le malheur en effet semble s'être attaché aux pas de cette pauvre princesse. Depuis son enfance austère à Eu auprès d'une mère tyrannique qui la gifle encore à 18 ans et se moque impitoyablement de sa haute taille (1,76 m...) lui donnant des complexes pour la vie, au drame du double assassinat de son mari et de son fils aîné à Lisbonne en février 1908, puis son incapacité et celle de son fils cadet, monté à son tour sur le trône, à juguler la révolution de 1910, et enfin sa fin de vie en exil près de Versailles dans une semi-pauvreté, tout concourt à lui donner ainsi qu'au lecteur le sentiment qu'une malédiction pèse sur elle... Le seul bénéfice que la pauvre Marie-Amélie retirera de ses épreuves est d'avoir retrouvé la foi de son enfance alors qu'elle était arrivée au Portugal pour son mariage vaguement déiste. Cette foi qui s'affirme avec le temps et les malheurs va être sa bouée de sauvetage et faire de la 2<sup>e</sup> moitié de sa vie un exemple édifiant.

Stéphane Bern a choisi pour nous décrire cette destinée singulière la forme d'un journal imaginaire tenu par la Reine. Ce procédé rend le récit extrêmement vivant pour le lecteur qui ne peut manquer de s'apitoyer sur le sort de la « Grande », tout en croisant les personnages historiques de la grande famille européenne des dynasties régnantes de l'époque qui, malgré leurs nombreux cousinsages et des relations souvent empreintes d'affection, ne parviendront pas à éviter les calamiteux affrontements entre leurs peuples de 1870, 1914 et 1939-45...

Dans ce qui fut son premier roman, Stéphane Bern s'affirme déjà comme un maître du récit historique. Son ouvrage sera lu avec profit par les adultes et grands adolescents séduits par l'évocation d'un monde disparu encore que pas si lointain...

## **MARIAM DE BETHLEEM**

*Sr Emmanuel Maillard*

*Editions des Béatitudes 2015*

*130 p. 7,90 €*

La très médiatique sœur Emmanuel Maillard des Béatitudes a choisi la canonisation de Mariam, religieuse arabe du siècle dernier,

devenue Ste Marie de Jésus Crucifié, le 17 mai dernier, pour nous livrer la biographie pleine d'enseignements de cette nouvelle sainte qui représente par ses racines galiléennes et ses séjours en Egypte, en France et en Inde un pont entre l'Orient et l'Occident.

Est-ce sa naissance le 5 janvier 1846 à Abellin, petit village à une demi-heure de Nazareth dans une famille pauvre, et sa mort à 33 ans à Bethléem, la vie de la « petite arabe » est une véritable épopée qui ressemble par certains côtés à l'itinéraire de son maître Jésus.

Restée orpheline à 3 ans, elle est confiée à la famille d'un oncle qui l'emmène vivre à 8 ans en Egypte à Alexandrie. Elle y est choyée mais n'y reçoit aucune instruction - elle ne saura jamais bien lire et écrire - jusqu'au jour où, ayant intérieurement voué sa vie au Seigneur, elle refuse le mariage préparé pour elle par son tuteur. C'est le début de ses malheurs, traitée comme la dernière des servantes, elle est finalement égorgée par un voisin musulman qui lui avait demandé de renier sa foi et laissée pour morte dans une sombre ruelle.

A partir de ce moment, on entre dans un monde surnaturel et merveilleux, difficile à accepter pour un non-croyant. D'après ses confidences à son père spirituel, elle serait effectivement morte et montée au Ciel où elle aurait goûté brièvement à la vie des bienheureux mais le Seigneur en aurait décidé autrement et l'aurait renvoyée sur terre continuer sa mission et confiée aux soins de sa propre Mère pour la remettre sur pied. Elle se réveille donc dans une grotte où elle est soignée et nourrie par une étrange et très belle religieuse dont elle ne comprendra que plus tard l'identité.

Avant de la quitter, la bonne « religieuse » lui donne quelques conseils, entre autres celui d'« être toujours contente », conseil qu'elle mettra en application sa courte vie durant. Guérie, elle devient servante dans plusieurs familles arabes successives, à Jérusalem et à Beyrouth et part en 1863 pour aider la famille Naggiar installée à Marseille. Dotée pendant ce temps de manifestations surnaturelles telles que ravissements ou visites d'âmes du purgatoire, elle peut enfin entrer au couvent en 1865 chez les

Sœurs de St Joseph de l'Apparition à Marseille. Placée comme aide-cuisinière auprès d'une religieuse qui la persécute, elle reste humble, patiente et souriante et bientôt la voilà gratifiée pour un temps des « stigmates » de la Passion. Ces manifestations extraordinaires lui valent d'être finalement envoyée au Carmel, celui de Pau, jugé plus approprié à sa vie mystique. Elle est envoyée peu après à Mangalore en Inde où elle fera sa profession perpétuelle en 1871. Elle connaît alors un temps d'épreuve, sa communauté la croyant habitée par le Malin. Le Seigneur intervient et ouvre les yeux de ses responsables. Il lui demande alors d'aller fonder un Carmel à Bethléem dont Il lui fournit les plans. Elle y reste 3 ans, surveillant les travaux et préparant la fondation d'un autre Carmel à Nazareth. Une chute malencontreuse amène la gangrène dans son bras et cette gangrène entraîne sa mort le 26 août 1878. Jusqu'à la fin, elle proclame la Miséricorde de Dieu.

Cette biographie ahurissante et qui serait difficile à croire si 2 papes (St JP.II l'avait béatifiée en 1983) n'y avaient apporté successivement leur sceau, n'est pas sans évoquer les prouesses surnaturelles d'un Padre Pio ou d'une Marthe Robin. Sans doute faut-il réserver la lecture de ce petit livret au ton très didactique à des personnes croyantes qui ne tourneront pas en dérision les faits racontés mais y verront la confirmation que nous sommes dès cette vie entre les mains de Dieu et faits non pour les bonheurs d'ici-bas mais pour le Ciel. Telle est la leçon de Mariam, la « petite arabe ». Confions à son intercession le sort de ces pays du Proche et du Moyen-Orient, si éprouvés ...

## **LA SIRENE**

*Camilla Läckberg*

*Babel noir. Actes sud 2015*

527 p. 9,70 €

Voici la 4<sup>e</sup> enquête d'Erica Falck, l'héroïne fétiche de Camilla Läckberg dont les aventures de femme de policier dans un petit port de Suède doté du nom imprononçable de Fjällbacka ont rencontré un succès international... Notre Mary Higgins Clark scandinave, telle son ancêtre dans le genre,

Agatha Christie, n'hésite pas à nous dévoiler toutes les turpitudes qui peuvent se cacher sous des existences « ordinaires » dans une petite ville de province...

Cette-fois-ci, elle a fait très fort dans le noir : âmes délicates, s'abstenir ! Une vilaine affaire de lettres de menaces apparemment sans rapport avec une disparition, va mettre nos enquêteurs habituels sur la piste d'un viol commis des années auparavant par des adolescents ivres sur une jeune fille handicapée mentale, viol jamais déclaré à la police et jamais sanctionné... Ce lourd secret lie quelques jeunes du pays devenus des adultes respectables, qui ont soigneusement refoulé très loin dans leur inconscient cet abominable souvenir et la culpabilité qui en découle...

Malheureusement pour eux et heureusement pour le lecteur captivé par un suspense haletant qui ne se relâche qu'à la toute fin de l'histoire, l'un d'eux, le plus fragile, spectateur et non acteur de ces événements, va craquer, et sombrer en secret dans une folie schizophrénique... Je ne vous en dirai pas plus, tout le charme du récit réside dans le mystère qui entoure la personnalité du ou de la coupable... On retrouve donc là un des procédés chers à l'écrivain : deux histoires parallèles à des années l'une de l'autre, la plus ancienne créant le terreau où va se développer la récente.

Une grande justesse psychologique dans l'analyse des comportements des personnages qui ont une vraie « épaisseur humaine », la promotion systématique de la famille et des enfants ne peuvent faire oublier une certaine vulgarité dans les scènes quotidiennes décrites, qui, conjuguée avec la noirceur du sujet traité, fait réserver cet ouvrage captivant aux seuls adultes amateurs d'enquêtes policières...

## **LA BARAQUE DES PRETRES**

*Dachau, 1938-1945*

*Guillaume Zeller*

*Tallandier 2015*

*314 p. 20,90 €*

De 1938 à 1945, 2720 prêtres, religieux ou séminaristes furent déportés dans le camp de

concentration (désigné par les initiales KZ pour Konzentration Lager) de Dachau près de Munich.

Il n'y eut pas en fait « la » baraque des prêtres mais 3 blocks voisins, les numéros 26, 28 et 30. Ce sont 1 034 de ces détenus particuliers qui y laisseront la vie.

A partir de 1940 et à la suite d'une intervention énergique du Vatican, Hitler décide le regroupement de tous les prêtres, religieux et séminaristes dans le KZ de Dachau où ils bénéficieront d'un régime spécial. Le premier et le plus gros contingent est polonais, puis viennent les Allemands et les Français mais on y trouve aussi des Belges, des Tchèques, des Italiens et des Yougoslaves.

Comme n'importe quel détenu en KZ, les prêtres et ceux qui leur sont assimilés sont confrontés à la faim, aux appels interminables, à la déshumanisation, tout cela aggravé par la brutalité aveugle des SS et des « kapos », garde-chiourme choisis parmi les détenus et encore plus cruels et sadiques que leurs maîtres...

Après des moments terribles, le régime s'assouplit (si on ose dire !) en 1942, Himmler étant devenu soucieux de garder en vie ces travailleurs-esclaves au profit du Reich. Les « prêtres », quant à eux, vont avoir droit à des colis, un orchestre, un cinéma et surtout une chapelle dans l'enceinte du block 26. Les conditions d'accès en seront fluctuantes, liées au bon plaisir des SS. Un temps réservée aux seuls prêtres allemands, elle sera en permanence interdite d'accès aux laïcs du camp qui y viendront subrepticement, ainsi qu'aux prêtres polonais, bêtes noires des nazis. L'Eucharistie et les autres sacrements, y compris une ordination, celle du bienheureux Karl Leisner, sont administrés en cachette dans tout le camp, particulièrement aux malades du « Revier », le mouiroir baptisé infirmerie, et aux partants des convois.

Parallèlement, nos détenus spéciaux sont affrontés à deux redoutables innovations : les « convois de la mort », baptisés « transports d'invalides » (en réalité un aller simple pour la chambre à gaz et le crématoire) qui touchent les plus âgés et surtout les expériences médicales

qui visent en priorité les prêtres polonais et qui culmineront en cruauté avec celle du phlegmon. L'une des victimes rescapées, le père polonais Kazimierz Majdewski, devenu évêque, viendra témoigner en 1975 au procès de son bourreau, un des médecins sadiques, le docteur SS Schutz, et lui offrira son pardon.

C'est la magnifique leçon que nous transmet cet ouvrage, l'épopée des prêtres de Dachau a montré que le sens du pardon, le courage, la compassion, la dignité humaine envers et contre tout étaient particulièrement présents chez ceux que leurs gardiens, SS, kapos ou détenus hostiles ou jaloux désignaient sous le sobriquet méprisant de « pfaffe » (litt. : « curetons »).

Beaucoup ont été béatifiés par Jean-Paul II (surtout des Polonais) et Benoît XVI (plutôt des Allemands...). Notre pape François a, quant à lui, béatifié un Italien. Deux Français, les pères de Porcaro et Dillard sont sur la liste d'attente.

On ne peut que remercier le jeune Guillaume Zeller pour cet ouvrage passionnant mais dur, à réserver aux adultes et grands « ados » et qui constitue un témoignage bouleversant sur la présence de Dieu et de sa Grâce dans un univers où le Mal semble régner de façon absolue.

## **SOUVENIRS DE ROSE D'ORMESSON**

### **Autour de la table en pierre**

*Rose d'Ormesson*

*IBacom 2011*

*268 p. 20 €*

Ce livre de souvenirs que son auteur dédicait à la dernière vente de l'Œuvre se lit comme un roman.

A sa naissance, la petite Roselyne d'Ormesson, fille de l'académicien Wladimir, n'a pas été accueillie avec des transports de joie : elle était la 3<sup>e</sup> fille d'un ménage qui cherchait désespérément à avoir un héritier mâle... Ironiquement affublée du sobriquet de « zizi », notre petite bonne femme partage son temps entre le château familial d'Ormesson et Paris et lutte pour se faire accepter et aimer de ses parents d'abord, puis de ses deux sœurs aînées et des trois frères puînés. Son caractère joyeux lui gagne petit à petit tous les cœurs à tel point

qu'à l'adolescence elle accumule les conquêtes dans le « gratin », comme on disait alors, papillonnant d'un admirateur prestigieux à un autre et collectionnant les demandes en mariage. Elle épouse à la fin de la guerre en 1944 un bel aviateur casse-cou qui fera d'elle un jour la Marquise de Brémond d'Ars.

La lutte commencée très tôt par Rose pour se faire reconnaître lui a forgé un caractère et une ambition d'acier. Aussi ne nous étonnons-nous pas de la voir gagner sa vie, chose peu courante à son époque et dans son milieu, après avoir donné le jour à trois enfants vivants dans des conditions difficiles dues à un rhésus négatif. Ses brillantes relations lui valent d'être embauchée à « Connaissance des Arts » où ses reportages sur les châteaux et collections prestigieuses de toute l'Europe sont fort appréciés, elle devient chemin faisant une spécialiste de l'habitat et de la décoration. Ces compétences toutes fraîches jointes à sa connaissance du monde diplomatique lui valent ensuite d'être intégrée au Quai d'Orsay comme responsable pour tous les travaux concernant les ambassades, consulats et autres chancelleries de la France à travers le monde...

Elle démissionnera de ce poste passionnant à la suite d'un désaccord et retrouvera sa liberté pour se livrer aux joies de la vie familiale avec son mari et ses petits et arrière-petits enfants, se lançant avec la passion qui la caractérise dans des études d'astrologie. C'est à 93 ans, immobilisée dans une maison de retraite, qu'elle a commencé à mettre par écrit ses souvenirs d'une époque révolue pour notre plus grande joie. Sa plume est toujours drôle, parfois un peu indiscrète quand il s'agit de personnalités encore en vie, jamais méchante ...

Un ouvrage facile à lire, qui fourmille de jolis noms et fleurit bon le bon vieux temps. Il comblera toutes les générations dès l'adolescence...

## **LE FEMININ : UN DROLE DE GENRE**

*Jacqueline Barthes*

*Saint-Léger Editions 2013*

*128 p. 15 €*

Sous ce titre, amusant clin d'œil à l'actualité, se cache un essai court mais

solidement argumenté, plein d'un « féminisme réconcilié ». L'auteur, diplômée d'une grande école d'ingénieur et de l'I.A.E., titulaire d'une licence en théologie, plutôt « garçon manqué » dans son enfance, a entrepris pour son compte d'abord et pour le lecteur ensuite une recherche très personnelle et phénoménologique sur ce qu'est profondément être femme. En bonne scientifique, elle part du donné concret : le corps féminin. C'est ce corps fait pour porter le petit d'homme qui lui fait pressentir la vocation innée de la femme : accueillir la vie en elle en donnant son corps au sens propre dans l'étreinte charnelle, la grossesse ou l'allaitement, ou au sens figuré dans le dévouement et l'attention aux autres... Pour elle, la femme de par son corps est déjà don et donc porteuse d'amour. Pas question de distinguer sexe biologique et sexe social comme le fait la théorie du « gender ». Pour l'auteur, le sexe social est déterminé en premier lieu par le sexe biologique, dans les sociétés les plus primitives comme les plus avancées. Cette vocation au don expliquerait la plus grande connexion des femmes avec la religion et le spirituel. D'ailleurs, « les sacristies sont pleines de femmes », affirme avec humour cette croyante, paroissienne expérimentée...

Jacqueline Barthes, si convaincue de la valeur irremplaçable de la féminité et de son apport original à la société est bien une « féministe » mais réconciliée avec son être et nullement en compétition avec le sexe masculin. Cette vision harmonieuse de la femme lui a valu d'être conviée à Rome pour un séminaire par le Conseil Pontifical pour les Laïcs à l'occasion des 25 ans de la lettre de St J.P.II « *Mulieris dignitatem* ».

Ce petit ouvrage, très convaincant, est à recommander aux mères de famille ainsi qu'à leurs filles dès 14 ans. Il aidera chacune à se sentir bien dans sa condition et à conclure comme l'auteur : « Quelle chance d'être une femme ! ».

## LA PETITE COMMUNISTE QUI NE SOURIAIT JAMAIS

*Lola Lafon*

*Actes Sud 2014*

*315 p. 21 €*

Qui ne se souvient de Nadia Comaneci, la prodigieuse petite gymnaste roumaine de 14 ans qui fut la révélation des J.O. de Montréal en 1976 ? Lola Lafon, fascinée par ce parcours hors du commun, a entrepris d'en retracer les péripéties dans un récit qui, loin de prétendre à une reconstitution historique, tout en respectant les dates, les lieux et les événements, laisse libre place à l'imagination de la romancière pour combler les silences de cette enfant-prodige sacrifiée par sa patrie communiste sur l'autel de la compétition sportive...

L'histoire démarre avec la détermination d'un couple de professeurs de sports, Béla et Marta de monter une école de gymnastique pour filles à Onesti en Roumanie. Une fois les autorisations obtenues grâce à quelques pots de vin, ils voient arriver beaucoup de candidates, l'inscription dans cette école étant une garantie pour les parents que leur enfant sera correctement nourrie dans un pays perpétuellement affamé... Parmi les 5 premières filles retenues, Nadia et son amie Viorica. La première compétition de Nadia (elle a 8 ans et demi) se déroule en équipe au niveau national. Elle s'y montre plutôt décevante, chutant par trois fois de la barre mais obtient tout de même la note minimum requise pour la victoire de son équipe. En dépit de ce semi-échec, Béla garde confiance et continue à soumettre ses pupilles à un entraînement rigoureux qui laisse peu de place aux loisirs et à la détente, leur imposant entre autres un régime alimentaire sévère pour qu'elles ne s'alourdissent pas de graisse superflue. De compétitions internationales sévèrement encadrées - entre autres en France en 1972 - en entraînements quotidiens draconiens, le talent de Nadia s'affirme et son étoile commence à monter jusqu'au jour triomphal des J.O. de 1976. Ce sera l'acmé de son parcours car bientôt l'adolescence, ressentie par elle comme une « maladie », va changer sa

silhouette, la gratifiant de chair superflue et gênante pour sa discipline.

Le reste de sa carrière suivra un cours moins glorieux et sujet à quelques accrocs, depuis l'épisode ubuesque de Ceausescu, exigeant que l'équipe roumaine quitte les championnats d'Europe à Prague parce qu'il estime qu'elle a été injustement notée par un jury vendu aux Russes... jusqu'à la tentative de suicide à l'eau de javel de Nadia, transférée entre temps à Bucarest, pour protester contre la garde omniprésente de la Securitate devant sa chambre. Son univers de petit prodige gâté par le pouvoir en place se fissure inexorablement. C'est d'abord le passage à l'Ouest de son « coach » Béla, en 1981, puis une idylle plus ou moins imposée avec le fils de Ceausescu dans un pays rationné et qui meurt de froid faute de combustibles. Nadia choisit finalement de fuir la Roumanie par la Hongrie quinze jours avant la chute de son chef. Elle finit par atterrir aux USA ...

L'intérêt de cette biographie romancée est de nous faire découvrir de l'intérieur la condition cauchemardesque de ces athlètes de haut vol en régime communiste. On regrettera néanmoins la grossièreté des propos mis dans la bouche de l'entraîneur Béla qui, avec des développements atroces sur la condition féminine en Roumanie sous la dictature, fait réserver la lecture de cet ouvrage aux seuls adultes.

## **QU'EST-CE QU'UNE FAMILLE ?**

**Suivi de « La transcendance en culottes »**

*Fabrice Hadjadj*

*Salvator 2014*

*254 p. 20 €*

Le philosophe Fabrice Hadjadj, juif converti et père de 6 enfants, se penche à l'heure du « mariage pour tous » et de la PMA, du divorce généralisé et des familles recomposées, sur la famille en tant qu'institution et en tant que cellule naturelle formée par l'homme, la femme et leurs enfants.

Avec un franc parler bien étranger à « la langue de bois » de beaucoup de penseurs contemporains, Hadjadj remonte à ce qu'il voit

comme la source de la famille : l'union charnelle d'un homme et d'une femme avec son corollaire l'engendrement d'enfants. La Bible, nous dit-il, voyait la stérilité comme un malheur honteux (voir entre autres l'histoire d'Anne et de Samuel) alors que l'homme moderne ne cesse d'inventer des moyens (contraception, IVG, bébés éprouvettes...) pour éviter la venue d'un enfant ou pour dissocier la sexualité de la procréation.

Pourtant, nous dit ce père de famille nombreuse, chaque naissance (même celle d'un petit handicapé) est un événement déroutant qui tient un peu du miracle et échappe encore, grâce à Dieu mais peut-être plus pour très longtemps, à une totale planification. Le rêve de nos scientifiques, imbus de leurs technologies de pointe, serait de se passer du « trop charnel » que représentent grossesse et engendrement dans le ventre d'une femme pour fabriquer en bocal des bébés « clean » et génétiquement programmés comme dans « le meilleur des mondes ».

En partant de son expérience de père et en s'appuyant sur des jeux de mots avec humour pour désigner des notions pour lui contradictoires (père-expert ; table familiale-tablette électronique ; technologie-généalogie...), le philosophe rend très vivante sa polémique en faveur de l'union naturelle de l'homme et de la femme et exalte la naissance ordinaire comme l'avenir de la société à l'inverse de la PMA et autres procédés artificieux.

Un ouvrage d'une grande actualité, facile à lire, dont certains regretteront le ton parfois un peu trop familier, mais susceptible de fournir à chacun, adulte ou grand adolescent des arguments pour défendre la Vie.

## **LOUE SOIS-TU !**

**Sur la sauvegarde de la maison commune**

**Lettre encyclique LAUDATO SI**

*Pape François*

*Téqui 2015*

*144 p. 4,90 €*

La dernière encyclique du Pape François se penche sur un sujet d'actualité qui ne concerne



pas que les Chrétiens et reprend tous les problèmes actuels de la « planète » (pollution, réchauffement climatique, perte de la biodiversité etc...), posant au passage un diagnostic sévère sur nos sociétés de production et de consommation à outrance, inspirées par le seul profit. Outre les idées maintenant bien répandues sur la question (peut-être pourrait-on reprocher au Pape de reprendre sans les remettre en question tous les grands chevaux de bataille écologiques : l'effet de serre, par exemple n'est peut-être pas la seule cause du réchauffement climatique, pour un certain nombre de scientifiques, ce dernier dépendrait essentiellement de révolutions solaires...), on y trouve et c'est la partie la plus intéressante une écologie humaine, bien souvent négligée par la mouvance écologiste.

Le Pape part d'un constat de destruction de la vie et de la nature par une mauvaise gestion humaine de « notre maison commune ». Il stigmatise les émanations toxiques, l'effet de serre, la déforestation, la culture intensive, le gaspillage de l'eau dans les pays riches, l'abattage d'espèces en voie de disparition, les expérimentations animales injustifiées ... mais va plus loin en s'attaquant à tout ce qui détruit l'homme lui-même : trafic de drogue, avortement, élimination des bébés filles ou handicapés et euthanasie. Il attire l'attention du lecteur sur la culpabilité des « pays riches » qui vivent au détriment des peuples pauvres, accaparant et gaspillant l'eau, cherchant le rendement financier immédiat au mépris de la dimension humaine, imposant par exemple la monoculture intensive en lieu et place de la diversification des cultures et de la préservation des écosystèmes (le texte cible les multinationales agro-alimentaires...), et pire, se déchargeant de leurs déchets dans les pays

pauvres (déchets radioactifs-amiantes-démembrement des épaves de bateaux au Sri-Lanka...).

Le pape revient ici sur une de ses idées-force, « la culture du déchet », valable aussi sur le plan humain : le pauvre, le handicapé, le vieillard, l'improductif en général est abandonné par la société sur le bord de la route avec les poubelles. Les pauvres sont, nous redit-il, les premières victimes des désastres écologiques.

Cet état des lieux inquiétant est heureusement suivi de propositions concrètes : nous sommes invités, nous habitants des pays riches, au partage des richesses naturelles : eau, terres fertiles, poissons..., à plus de sobriété dans notre consommation par trop effrénée, au moyen entre autres du recyclage des biens, et à reconsidérer la place prééminente laissée à l'argent dans nos sociétés capitalistes.

La dernière partie s'adresse plus particulièrement aux Chrétiens, invités à contempler Dieu dans sa Création et dans toutes ses créatures à l'école de St François d'Assise dont le « Cantique des Créatures » a fourni le titre de l'encyclique... Pour le Chrétien, tout geste de soin à l'égard de la planète est un acte d'amour au même titre que tout geste à l'égard d'un de ses frères humains. Le Pape termine sur deux très belles prières de sa composition sur la Création.

Un document incontournable qui contribuera un peu plus à faire apprécier notre pape François du grand public, même si certaines mouvances conservatrices l'accusent déjà de faire de la « politique »...

Il a le grand mérite de nous mettre, nous Chrétiens des « pays riches », devant nos responsabilités. Un seul regret, la très mauvaise traduction du texte qui rend certaines phrases peu compréhensibles en français.

## Le martyr, notre horizon habituel

---

Quelles leçons n'avons-nous pas à recevoir de tous les martyrs ! Leçon de fidélité calme et sereine. Quand, plus tard, se dévoilera dans toute sa clarté la vie palpitante et prodigieuse de l'Église des martyrs d'aujourd'hui, le monde entier s'agenouillera devant eux pour les vénérer et chanter la gloire de Dieu.

Leçon d'espérance dans l'avenir de l'Église. Le sang des martyrs est bien semence de chrétiens. On ne peut certes souhaiter à personne un régime de persécution et la liberté religieuse doit aussi être une chance spirituelle à bien utiliser ; mais c'est un fait, l'Église se renouvelle davantage dans l'épreuve. Scruter autour de nous l'Église des martyrs est un précieux stimulant, surtout quand on se trouve pris soi-même dans un trou d'air. Il nous manque souvent le sens, non seulement de l'histoire, mais aussi de la géographie de l'Église qui nous permette de compenser les ombres d'un endroit par mes lumières d'un autre, la dépression spirituelle d'ici par l'exaltation de là. L'arbre qui tombe chez nous fait grand bruit ; mais la croissance silencieuse de la forêt, qui la perçoit ? Ces chrétiens innombrables qui souffrent pour le nom de Jésus, sans renom et sans gloire, expient notre lâche indifférence et nous appellent à un héroïque sursaut. Ils sont l'offrande dont nous vivons. Ils sont engagés dans la voie qui peut devenir soudain pour nous la voie royale qui conduit au Royaume. Ils font l'expérience de la vocation fondamentale qui est aussi la nôtre depuis que nous avons été baptisés dans la mort du Christ et que nous recevons à l'autel le Corps « livré » pour nous ». Ils sont les authentiques imitateurs du Christ, ceux qui Le suivent jusqu'à pardonner au bourreau et à prier pour leurs persécuteurs (Mt 5,44 ; Luc 23, 34).

La vie de l'Église dépend de la présence parmi nous de chrétiens disposés à accepter le martyr, comme hier sainte Thérèse de Lisieux, qui rêvait « *de tous les genres de martyre* », ou comme Charles de Foucauld qui écrivait dans un de ses règlements : « *Vis aujourd'hui comme si ce soir tu devais mourir martyr* ». Le martyr est-il l'horizon habituel de notre vie chrétienne ? Les causes qui meurent sont celles pour lesquelles on ne meurt pas. « *Pour pénétrer dans l'intelligence de la Croix*, a écrit le Père de Montcheuil, *il faut d'abord accepter sa place dans notre vie ; pas seulement comme une chose inévitable à laquelle on se résigne tout en l'écartant le plus possible, mais en lui donnant la place royale.* » Dans un monde où nous devenons facilement grégaires et conformistes, comment bien comprendre que notre identité chrétienne est un acte d'identification au Christ crucifié ? Comment y accueillir vraiment l'appel du martyr aux résonances trop faibles ou aux apparences hors de saison ? Gabriel

Marcel a écrit des pages inoubliables sur la dégradation de l'idée de témoignage, du témoignage qui atteste et non pas seulement qui constate, du témoignage qui lie le témoin dans l'acte le plus humain qui soit. Sans doute avons-nous laissé s'évanouir l'ascèse : le mot faisait peur, nous avons été jusqu'à repousser la réalité. Sans doute avons-nous négligé de méditer la Passion du Christ, de faire le chemin de la Croix comme un parcours du combattant qu'aucune étude de carte ne saurait remplacer. Sans doute, ne sommes-nous pas assez dépouillés.

Oui, tout chrétien est fait pour être martyr, et ce sont les martyrs qui font les chrétiens. Une Église qui ne se souvient pas de ses martyrs d'hier ou ne découvre plus ses martyrs d'aujourd'hui, ne peut revendiquer l'honneur d'être l'Église du Christ.

Roger ETCHEGARAY  
Cardinal

**Il ne faut pas oublier le précepte de la charité imposé par le Christ : « Dieu est charité », et celui qui, en ce monde, veut être le témoin de la Parole de Dieu, doit avoir la charité et faire la charité. L'Évangile est lié au précepte de la charité, de l'amour de Dieu et du prochain : c'est de l'obéissance à ce précepte que dépendent le jugement dernier sur l'homme et le salut éternel. La charité est la clef et du salut éternel et de la promotion humaine : l'homme, considéré dans sa réalité individuelle et sociale, ne saurait être mieux édifié que par la charité ; telle est la promotion dans laquelle l'homme vaut davantage pour ce qu'il est que pour ce qu'il a.**

**Cardinal WOJTYLA  
(Rapport au IV<sup>e</sup> Synode  
sur l'Évangélisation du monde contemporain)**

## Jésus n'a jamais dit ...

---

Jamais homme n'a respecté les autres comme cet homme : pour lui, l'autre est toujours plus et mieux que ce que à quoi les idées reçues, même des Sages et des Docteurs de Loi, tendent à le réduire. Il voit toujours en celui ou celle qu'il rencontre, un lieu d'espérance, une promesse vivante, un extraordinaire possible, un être appelé par-delà et malgré ses limites, ses péchés et parfois ses crimes, à un avenir tout neuf. Il lui arrive même d'y discerner quelques merveilles secrètes dont la contemplation le plonge dans l'action de grâces.

Il ne dit pas : Cette femme est volage, légère, sottise, elle est marquée par l'atavisme moral et religieux de son milieu, ce n'est qu'une femme ! Il lui demande un verre d'eau et il engage la conversation. Jean : 4, 1-42

Il ne dit pas : Voilà une pécheresse publique, une prostituée à tout jamais enlisée dans le vice. Il dit : Elle a plus de chance pour le Royaume de Dieu que ceux qui tiennent à leur richesse ou se drapent dans leur vertu ou leur savoir. Luc : 7, 36-49

Il ne dit pas : Celle-ci est une adultère. Il dit : Je ne te condamne pas. Va et ne pèche plus. Jean : 8, 9-10.

Il ne dit pas : Celle-là qui cherche à toucher mon manteau n'est qu'une hystérique. Il l'écoute, lui parle et la guérit. Luc : 8, 43-48.

Il ne dit pas : Cette vieille qui met son obole dans le tronc pour les œuvres du temple est une superstitieuse. Il dit qu'elle est extraordinaire et qu'on ferait bien d'imiter son désintéressement. Marc : 12, 41-44.

Il ne dit pas : Ces enfants ne sont que des gosses. Il dit : Laissez les venir à moi et tâchez de leur ressembler. Mathieu : 19, 13-15.

Il ne dit pas : Cet homme n'est qu'un fonctionnaire véreux qui s'enrichit en flattant le pouvoir et en saignant les pauvres. Il s'invite à sa table et assure que sa maison a reçu le salut. Luc : 19, 1-10.

Il ne dit pas comme son entourage : Cet aveugle paie sûrement ses fautes ou celles de ses ancêtres. Il dit que l'on se trompe complètement à son sujet et il stupéfie tout le monde, ses apôtres, les scribes et les pharisiens, et montrant avec éclat combien cet homme jouit de la faveur de Dieu : « Il faut que l'action de Dieu soit manifeste en lui. » Jean : 9, 1-5.

Il ne dit pas : Ce centurion n'est qu'un occupant. Il dit : Je n'ai jamais vu pareille foi en Israël. Luc : 7, 1-10.

Il ne dit pas : Ce savant est un intellectuel. Il lui ouvre les voies par une renaissance spirituelle. Jean : 3, 1-21.

Il ne dit pas : Cet individu n'est qu'un hors-la-loi. Il dit : aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. Luc : 23, 39-43.

Il ne dit pas : Ce Judas n'est qu'un traître. Il l'embrasse et lui dit : mon Ami. Mathieu : 26,50.

Il ne dit pas : Ce fanfaron n'est qu'un renégat. Il lui dit : Pierre m'aimes-tu ? Jean : 21, 15-17.

Il ne dit pas : Ces grands prêtres ne sont que des juges iniques, ce roi n'est qu'un pantin, ce procureur romain n'est qu'un pleutre, cette foule qui me conspuie n'est qu'une plèbe, ces soldats qui me maltraitent ne sont que des fonctionnaires. Il dit : Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Luc : 23, 34.

Jésus n'a jamais dit : Il n'y a rien de bon dans celui-ci, dans celui-là, dans ce milieu-ci et dans ce milieu-là. De nos jours, il n'aurait jamais dit : Ce n'est qu'un intégriste, qu'un moderniste, qu'un gauchiste, qu'un fasciste, qu'un mécréant, qu'un bigot... Pour lui, les autres, quels qu'ils soient, quels que soient leurs actes, leur statut, leur réputation, sont toujours des êtres aimés de Dieu.

Jamais homme n'a respecté les autres comme cet homme. Il est unique. Il est le Fils unique de Celui qui fait briller son soleil sur les bons et sur les méchants. Mathieu : 5, 48.

Mgr Decourtray  
Cardinal

# Être jeune

---

La jeunesse n'est pas une période de la vie, elle est un état d'esprit, un effet de volonté, une qualité de l'imagination, une intensité émotive, une victoire du courage sur la timidité, du goût de l'aventure sur l'amour du confort, on ne devient pas vieux pour avoir vécu un certain nombre d'années : on devient vieux parce qu'on déserte son idéal.

Les années rident la peau : renoncer à son idéal ride l'âme.

Les préoccupations, les doutes, les craintes font pencher vers la terre et devenir poussière avant la mort. Jeune est celui qui s'étonne et s'émerveille.

Il demande comme l'enfant insatiable : Et après ? et trouve de la joie au jeu de la vie.

Vous êtes aussi jeune que votre foi, aussi vieux que votre doute, aussi jeune que votre confiance en vous-même, aussi jeune que votre espoir, aussi vieux que votre abattement.

Vous resterez jeune tant que resterez réceptif. Réceptif à ce qui est beau, bon et grand. Réceptif aux messages de la nature, de l'homme et de l'infini.

Si un jour, votre cœur allait être mordu par le pessimisme et rongé par le cynisme, puisse Dieu avoir pitié de votre âme de vieillard.

*D'après le général Mac Arthur (1945)*

# Méditation sur le mystère du prêtre

*« Un prêtre doit être :  
A la fois grand et petit,  
Noble d'esprit, comme de sang royal,  
Simple et Naturel, comme de souche paysanne,  
Un héros dans la conquête de soi,  
Un homme qui s'est battu avec Dieu,  
Une source de sanctification,  
Un pécheur pardonné,  
De ses désirs le maître,  
Un serviteur pour les timides et les faibles,  
Qui ne s'abaisse pas devant les puissants,  
Mais se courbe devant les pauvres,  
Disciple de son Seigneur,  
Chef de son troupeau,  
Un mendiant aux mains largement ouvertes,  
Un porteur de dons innombrables,  
Un homme sur le champ de bataille,  
Une mère pour réconforter les malades,  
Avec la sagesse de l'âge, et la confiance de l'enfant,  
Tendu vers le haut, les pieds sur la terre,  
Fait pour la joie,  
Connaissant la souffrance,  
Loin de toute envie,  
Clairvoyant,  
Parlant avec franchise,  
Un ami de la paix,  
Un ennemi de l'inertie,  
Constant à jamais...  
Si différent de moi ! »*

Manuscrit du Moyen Age  
Trouvé à Salzbourg (Autriche)

---

## TABLE des MATIÈRES

1. Le mot du Président .....	Page 1
2. Le cartable neuf ( <i>Frère Yves Yves Combeau, o.p.</i> ) .....	Page 2
3. Réflexion sur les religions et la foi : l'amour du prochain ( <i>Père Roger Vergé</i> ) .....	Page 3
4. Conférence sur la vie consacrée ( <i>Père Michel Gitton</i> ) : première partie.....	Pages 4 à 12
5. Dons à l'Œuvre des Campagnes, Legs et Donations.....	Pages 13 et 14
6. La Miséricorde - Nos amis défunts - Nouvelles des diocèses .....	Page 15
7. Les livres ( <i>Marie-Annick de la Genardière</i> ).....	Pages 17 à 23
8. Le Martyre ( <i>Cardinal Etchegaray</i> ) - La Charité ( <i>Cardinal Wojtyla</i> ).....	Pages 24 à 25
9. Jésus n'a jamais dit ( <i>Cardinal Decourtray</i> ).....	Pages 26 à 27
10. Être jeune ( <i>Général Mac Arthur</i> ).....	Page 28
11. Méditation sur le mystère du prêtre.....	3 <sup>e</sup> de couverture

---

Dépôt légal : Septembre 2015 – N° 26102 – Gérant : M. Louis d' Astorg  
N° Enreg. Comm. Parit. 1217 G 82530 – ISSN 1272-9604

---

Photographie de Couverture :  
*Pellevoisin, le village de la Vierge*

**Pensez à votre cotisation, Merci !**

Cotisation annuelle minimale : 3 € par an

Abonnement : 5 € par an.

Abonnement de soutien : 8 € voire davantage  
par an.

**L'Œuvre des Campagnes**

2, rue de La Planche, 75007 Paris

Tél./Fax : 01 45 48 25 83

E-mail : [oeuvre-des-campagnes@orange.fr](mailto:oeuvre-des-campagnes@orange.fr)